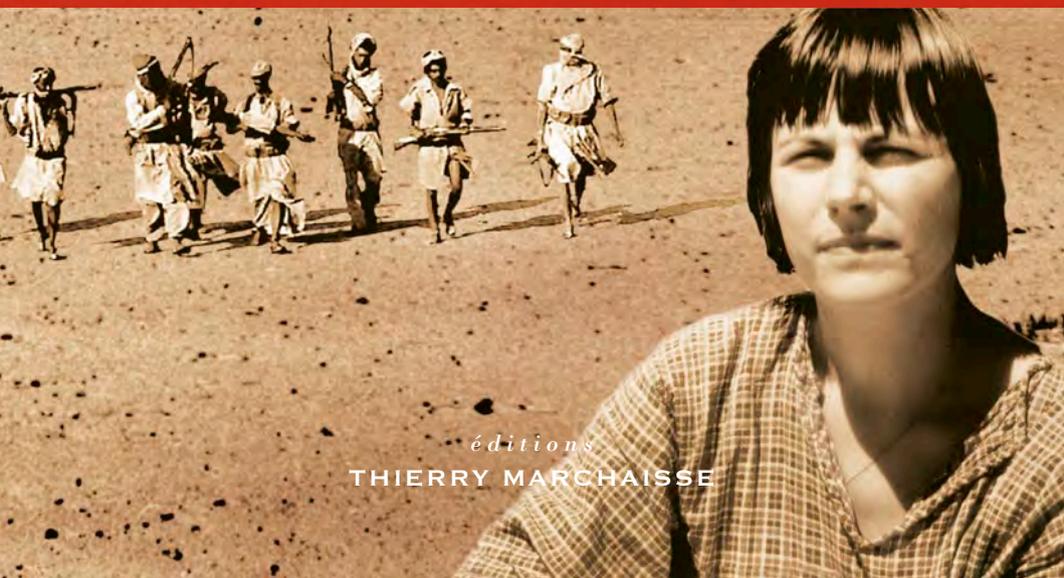




SOPHIE CARATINI

LES ENFANTS DES NUAGES

UNE ETHNOLOGUE
DANS LA TOURMENTE SAHARIENNE



éditions
THIERRY MARCHAISSE

LES ENFANTS DES NUAGES

**UNE ETHNOLOGUE
DANS LA TOURMENTE SAHARIENNE**



© 2022 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

L'éditeur remercie tous ceux qui ont apporté leur aide financière à ce projet éditorial, en France comme en Mauritanie.

Éditions Thierry Marchaisse
221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

SOPHIE CARATINI

LES ENFANTS DES NUAGES

UNE ETHNOLOGUE
DANS LA TOURMENTE SAHARIENNE



éditions

THIERRY MARCHAISSE

À Moulaye Ely Ould Nah Ould Daf رحمه الله
mon frère en tribu, *in memoriam*

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !

Charles Baudelaire

AVANT-PROPOS

Ce livre est une reprise de l'ouvrage *Les Enfants des nuages*, publié sous la direction de Thierry Marchaisse¹ par les éditions du Seuil en 1993, dans lequel je relatais ma rencontre, en 1974-1975, avec les Maures de Mauritanie et du Sahara Occidental. Cette nouvelle édition revue et augmentée correspond à la version intégrale du manuscrit originel qui avait dû être allégé d'un tiers pour des raisons éditoriales.

Certains passages ont été réécrits ou ajoutés sur la base des carnets de terrains rédigés au cours de ce voyage et de ceux qui ont suivi, dans l'objectif d'en accentuer la valeur de témoignage.

La distance du temps permettant de lever le voile de l'anonymat, les noms réels des personnes rencontrées ont été rétablis, et des notes ont été ajoutées sur leurs parcours personnel, social ou politique.

Au-delà de l'expérience de ce qui fut mon premier terrain d'enquête, je voudrais donner ainsi à comprendre toute la complexité de ce moment de déchirure de la société des grands nomades ouest-sahariens, accablée par des années de sécheresse, et qui basculera quelques mois plus tard dans la guerre.

¹ Thierry Marchaisse, qui fut éditeur aux éditions du Seuil entre 1986 et 2006, a fondé sa propre maison d'édition en 2011 en collaboration avec Isabelle Simatos.

REMERCIEMENTS

Est-il besoin, en tête de ce livre, de remercier tous ceux qui m'ont accueillie en Mauritanie ? Ne devrais-je pas plutôt les prier de pardonner l'indiscrétion dont je fais preuve ici en soulevant le voile de la pudeur ? Certains, sans doute, en seront choqués. C'est pourtant sa liberté d'expression qui donne à mon récit toute sa valeur de témoignage. J'espère qu'ils le comprendront.

Je suis infiniment redevable à Moulaye Ely Ould Nah qui m'a introduite dans sa famille, à son père Dih Ould Daf qui m'a accueillie et adoptée, ainsi qu'à toutes les femmes de la famille Daf qui m'ont choyée et entourée, en particulier Mintou Mint Nah qui fut mon guide et ma compagne pendant tout le temps de mon séjour à Zouérate. Ma gratitude s'adresse également à Cheikhna Ould Sidi Aly et à sa sœur Mint Boyhim qui m'ont offert l'hospitalité à Nouakchott, au jeune Cheikh Hamza qui a eu à cœur de me prévenir des dangers de la brousse, à Mohammed Mahmoud Ould Jamaa dit Nenni que Dih Ould Daf avait choisi comme interprète lors de nos entretiens sur l'histoire des Rgaybat, et surtout à ceux qui m'ont reçue et protégée dans l'extrême nord du pays dans un contexte de guerre imminente : Moulaye Ould Boukhreiss et Lalla Mint Soueilem, Mohamed Mahmoud Ould N'Di et Fatata Mint el-Kunti, et Salek Ould Bouzeid et son épouse. Je remercie également Salek Ould Bouna, en charge de la station météo de Bir Moghrein, qui m'a ouvert grand sa porte,

Maqa, l'ordonnance du capitaine Boukhreiss, qui m'a entourée de sa bienveillance, N'Deye Fily Diallo, sage-femme de la clinique de Zouérate, qui m'a apporté réconfort et affection, et le commandant Henri Grosdemange, qui m'a ouvert sa table le temps de ma convalescence.

Je reste reconnaissante aux premiers combattants du Front Polisario¹ que j'ai rencontrés lors de ce voyage. En premier lieu El-Ouali Ould Moustapha Sayed, leader charismatique du mouvement et premier président de la RASD², qui m'a longuement exposé le projet révolutionnaire sahraoui et m'a encouragée à poursuivre mes recherches ; en second lieu Mohamed Abdelaziz, second président de la RASD, qui m'a secourue avec ses camarades, tous jeunes *guerilleros* du Front Polisario, lorsque je suis tombée malade en plein désert dans le campement de Salek Ould Bouzeid.

À ceux qui m'ont encouragée à écrire ce livre, puis à le poursuivre lorsque je l'ai eu commencé, à ceux qui m'ont lue et critiquée, et qui m'ont témoigné leur amitié et leur soutien, je voudrais également exprimer toute ma gratitude : mes maîtres Claude Lévi-Strauss, Jacques Berque, Jean Duvignaud, Jean Malaurie et Michel Chodkiewicz ; le général Jean du Boucher et Mariem Mint Touileb dont j'enregistrais les souvenirs de Mauritanie en même temps que je rédigeais cette histoire³.

¹ *Frente popular para la liberación de Saguía el Hamra y Río de Oro*, Front populaire de libération de la Seguiet el-Hamra et du Río de Oro, la Seguiet el-Hamra étant la zone nord du Sahara Occidental, et le Río de Oro la zone sud.

² La République arabe sahraouie démocratique (RASD) a été créée à Bir Lahlou par le Front Polisario le 27 février 1976, le jour du départ officiel des Espagnols. Bir Lahlou est une localité du nord-est du Sahara Occidental, à quelques kilomètres de la frontière mauritanienne.

³ Les données fournies par Mariem Compoint et Jean du Boucher au cours de deux années d'enregistrement hebdomadaire, riches d'enseignements sur les relations coloniales, ont été publiées bien des années plus tard sous la forme de récits de vie, voir Caratini, 2011 et 2017.

À mes enfants Jibril et Morgane qui ont supporté mes absences physiques ou mentales, à Pierre Sotto, leur père qui m'a secondée et supportée, et à Alice Rousseau, ma mère, pilier de mon existence, qui fut ma première et meilleure lectrice.

Le travail réalisé pour cette seconde édition doit beaucoup aux contributions d'Ahmed Mahmoud Ould Mohamed dit Jemal, Conservateur du Musée-Bibliothèque Mémoire de la Mauritanie et du Sahara, Mohamed Daf, Lalla Mint Nah, Mintou mint Nah, Sid Ahmed Habott, N'Deye Fily Diallo, Youssef Mohamed, Mohamed Fall Ould Bah, Amadou Oumar Dia et Lemhamid Abdelhaye qui m'ont apporté d'importantes précisions sur le contexte de l'époque, les parcours des personnes rencontrées, la signification de certaines situations, les équivalents monétaires, la translittération des mots, etc.

À mon éditeur, Thierry Marchaisse, un grand merci pour son soutien indéfectible.

AVERTISSEMENT

L'orthographe adoptée pour les noms mauritaniens s'est attachée à rendre en français la manière dont ils sont prononcés localement, afin d'en faciliter la lecture¹. Mis à part le vocabulaire géographique repris du dictionnaire *Le Grand Robert des noms propres*, une version translittérée selon les normes ISO² des principaux noms propres et communs est indiquée en note lors de leur première occurrence. Le lecteur les retrouvera en outre p. 549 dans un glossaire, ou p. 552 dans le listing des noms des personnes rencontrées par l'auteur au cours de son voyage.

À propos des noms de personnes, il convient de noter qu'il n'existe pas en Mauritanie de distinction entre le prénom et le nom. Les individus sont identifiés par leur seul et unique nom suivi de *ould* (fils de) ou de *mint*³ (fille de) puis du nom d'un de leurs aïeux en ligne paternelle, le plus souvent le grand-père mais

¹ Un « e » a également été ajouté lorsque la dernière consonne du mot est prononcée en français local, ainsi qu'un « s » s'il s'agit d'un pluriel, comme dans le mot *baydan*, Maures, qui se prononce « bidane(s) ».

² International Organization for Standardization, ISO 233-2 pour l'alphabet arabe.

³ *wuld* et *mint*. Lors des premières expériences d'instauration d'un service d'état civil en langue française, l'usage s'est répandu de mettre une majuscule à Ould et Mint dans l'écriture des noms propres.

ce peut être aussi l'ancêtre de la famille. Le masculin pluriel *oulad*¹ (fils, enfants de) est en outre utilisé pour désigner les membres d'une même *qabila*² (tribu).

La langue des Maures, dite *hassaniya*³, étant une langue dérivée de l'arabe, c'est la manière dont les Mauritaniens arabisants écrivent les mots et non celle de l'orthographe arabe qui a été privilégiée lorsqu'elles diffèrent. À ce système de translittération sont ajoutées pour ce faire deux consonnes qui n'existent pas en arabe mais sont couramment utilisées en *hassaniya*, et transcrites : le g du son « ga » (qui s'écrit comme la consonne arabe *qāf* avec trois points diacritiques au lieu de deux), et le son v qui souvent remplace le son f du *fā* arabe (dans ce cas la version écrite ajoute un point sous la consonne arabe *fā* pour marquer la distinction).

La traduction des formules coraniques très fréquentes dans le langage courant est reprise de Jacques Berque, *Le Coran, essai de traduction* (éd. Sindbad, 1990). Le dictionnaire arabe-français utilisé pour la traduction des termes d'origine arabe est celui d'Albin de Kazimirski Biberstein (Maisonneuve et Cie éditeurs, 1860).

¹ *awlād*. Quand le terme est associé au nom X d'un ancêtre patrilinéaire, même lointain, d'un groupe de personnes, alors tous les membres de cet ensemble – parfois nommé *oulad X* –, sont considérés comme consanguins, même si le lien de parenté est fictif.

² *qabila*, pl. *qabā'il*.

³ *ḥassāniyya* ou *klām al-Ḥasān*, le parler des Ḥasān, désigne la langue des conquérants arabes Banu Hassan venus d'Égypte au XIII^e siècle, dont l'usage s'est très lentement répandu parmi les populations berbères de l'Ouest saharien. Cette arabisation les distingue de leurs homologues Touaregs (Berbères du Sahara central) également nomades et chameliers, mais qui ont davantage et mieux résisté aux Arabes (les Touaregs sont islamisés mais non arabisés). Le *hassaniya* doit donc être distingué de l'arabe classique ou littéral utilisé dans leurs écrits et enseignements par les lettrés sahariens.

On trouvera en fin d'ouvrage le tableau des prix en ouguiyas¹ pratiqués en 1974 qui apparaissent dans le texte, avec la conversion de leur valeur actuelle en euros, et la comparaison avec les prix pratiqués en 2021 pour les mêmes denrées ou services.

¹ Le nom donné à la monnaie mauritanienne, lorsqu'elle a été créée en 1973, est *ūqīya* (*al-awqīya* est l'once en arabe), orthographié en français « ouguiya ».

PRÉFACE DE JACQUES BERQUE À LA PREMIÈRE ÉDITION

Rien n'autorisait à préfacier le livre de Sophie Caratini un arabisant de qui la carrière se déroula dans d'autres pays et s'intéressa généralement à d'autres problèmes que ceux dont il va être ici question. Plusieurs noms se pressent sous ma plume, que la compétence eût inscrits plus valablement en tête de ce volume.

Qu'est-ce donc qui me fait intervenir à l'appui d'un travail d'ethnologie saharienne mené sous la forme insolite d'un récit de séjour chez les Rgaybat¹ ? La sympathie ? Il y a de cela. L'aventure d'une jeune femme engagée de longs mois dans cet Occident désert de l'Afrique – désert, à vrai dire aux yeux seulement de ceux qui l'ignorent – pour y vivre une existence ardente et difficile, avait de quoi certes intéresser un homme né il y a bien longtemps dans les parages d'Isabelle Eberhardt. Cela pourtant n'eût pas suffi à justifier mon indiscretion, si des affinités que je pense reconnaître n'étouffaient en moi les objections de la spécialité.

¹ *ar-Rgaybât*. Les Rgaybât ont constitué avec le temps la plus importante tribu de pasteurs chameliers de l'Ouest saharien. Leur nom leur vient de l'ancêtre commun (réel ou classificatoire), Sid Aḥmad al-Rgaybī, un saint homme qui a vécu au début du XVI^e siècle et que d'aucuns considèrent comme descendant du prophète de l'islam. En 1885, au Congrès de Berlin, la France et l'Espagne se sont partagé leur territoire avant même de l'avoir conquis. Voir Caratini, 1989b, 1989c et 2003. [Note de l'auteur]

Les Enfants des nuages : ainsi s'intitule le livre, « Fils du pâquis transitoire et du nuage porteur de pluie », *ahl al-kalâ' wa'l-muzna* : ainsi la tradition arabe définit-elle le nomade, ou transhumant, ou bédouin, qu'elle classe selon la nature du cheptel (camélins/bovins ou ovins) et l'amplitude du parcours. Sophie Caratini avait déjà consacré aux Rgaybat une thèse répondant aux exigences de l'école, et à quelques autres de surcroît où je vois pour ma part l'essentiel. L'habitat potentiel de ces populations, naguère qualifiées de « Maures », s'étale dans l'Ouest saharien, du nord au sud, à travers les frontières léguées par la colonisation, du Maroc à la Mauritanie, et dont certaines sont aujourd'hui, comme on sait, remises en cause. Potentialités ? J'aurais dû parler, aussi bien, de mobilité de l'homme, de ductilité territoriale, de labilité de la vie et tout autant de longs cycles, de retours périodiques, d'étranges obstinations de l'histoire.

C'est de plus loin encore que cette aire vers le sud à plus loin encore vers le nord qu'au XI^e siècle se propagèrent les Almoravides, qui dominèrent le Maroc et l'Andalousie. Plus tard, dans la période que nous autres qualifierions vaguement de fin du Moyen Âge et de début des Temps modernes, d'innombrables catéchistes de l'Islam essaimèrent à partir de la Saguiat al-Hamra, « le Canal rouge », dans la province marocaine actuelle de Tarfaya, sur toute l'Afrique septentrionale et jusqu'à l'Égypte. Leurs tombes ou mausolées s'y discernent encore, blanches coupoles disséminées dans le paysage, sous le nom de marabouts qu'a popularisé l'ethnographie coloniale. Dans ce Far West africain apparemment livré aux observances archaïques, s'affirmaient encore et s'affirment des centres de culture savante. D'actifs foyers y dispensent l'étude de la vieille poésie arabe et du Coran. Le *nasab* (qualificatif d'origine) d'Al-Shanguiti, al-Kuntî, al-Siba'î désigne jusqu'en Orient de prestigieux philologues natifs de la région. J'ai sous les yeux, en ce moment même, l'ouvrage de l'un d'entre eux, commentateur ingénieux des antiques *Mu'allaqât*.

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, une fermentation socio-religieuse perceptible de l'est à l'ouest, sur toute la largeur de

l'Afrique, depuis le soulèvement du Mahdi soudanais jusqu'à celui du Cheikh Ma'al-^cAynîn, qui ambitionna de renverser la dynastie alaouite au profit d'une nouvelle légitimité, attestait encore une dynamique continentale. Elle semblait relayer, dans la résistance à la mainmise étrangère, l'effondrement de l'Islam méditerranéen, et opposer à l'acculturation des zones périphériques une énergie des profondeurs.

Près d'un siècle a passé depuis. Quelque chose de ces intensités brûle encore dans ces espaces écrasés par l'histoire venue du nord, mais qui recèlent une sorte de puissance enfouie, toujours capable, on le voit bien, de fuser en énergies combatives. Mais ce n'est ni aux violences de l'actualité ni à une archéologie des grandeurs de jadis que s'intéresse directement l'étude de Sophie Caratini, bien qu'elle les sous-entende et les postule. Elle en a reconnu la constance, menacée par le temps, les mutations, les adultérations, les fixations inégalement partagées, qui privilégient encore, aux yeux de tous, certains personnages dont l'un, qu'elle appelle « le Père », la guide et de loin la protège.

Participer aux valeurs de l'Autre, au point d'être admise à s'en prévaloir, ce n'est pas rien. Cela implique un échange considéré comme équitable et loyal. Nous voilà transportés loin de la collecte impassible, de l'enquête téléguidée et de la muséographie. Bien loin aussi des attendrissements faciles que notre époque, tardivement réparatrice, affecte parfois en contrepartie, dirait-on, des superbes d'antan. Attention ! Il ne s'agit pas de s'identifier au partenaire, d'y prétendre ou de le feindre, comme certains firent jadis ou naguère. Disons-le hautement : tout dialogue postule une dualité. Mais ce sera ici celle des deux termes d'une vraie communication. Vraie pourquoi ? Parce que ménagère de l'originalité des personnes et des cultures : allant donc à l'encontre des ravages de l'uniformité planétaire.

L'instance de décolonisation dont nous sommes à peine sortis, pour autant que ce soit fait, avait mis en exergue une altérité qu'aggravait encore le renversement rageur ou revanchard d'un

complexe d'infériorité. Il s'en faut encore de beaucoup en effet que la détérioration mutuelle soit conjurée de part et d'autre. Mais sur le plan individuel, les maturations, disons même les thérapies peuvent être heureusement beaucoup plus précoces. Des rencontres, des solidarités entre individus, l'amitié, l'amour même sont capables de jouer. S'agissant d'une enquête scientifique : recherche sociologique, enquête ethnologique, analyse psychologique, etc., il n'est nullement hors de propos d'y aspirer. Le succès en la matière va dépendre de la qualité des personnes en cause, du cadre où elles sauront situer le débat, de la fonctionnalité (ou non) qu'on lui reconnaîtra, du ton enfin qu'il va emprunter, de ses inflexions formelles, de son style, de ces mille riens qui peuvent faire d'un dialogue un fastidieux interrogatoire ou une bénédiction du quotidien.

Partager une « quotidienneté » des Rgaybat, ce fut, de longs mois durant, le cas de Sophie Caratini. Au prix de quels risques bravés, de quels soupçons dissipés, de quelles amertumes surmontées, ces pages vont le dire en même temps qu'elles restituent un paysage et une vicissitude, outre leur valeur d'analyse implicite.

L'étrangère venue d'Occident, dirons-nous qu'elle observe, qu'elle enregistre ? Ce serait lui faire injure. Elle vit avec, elle participe. Les nombreux traits « objectifs » qu'elle va transmettre, et qui, je le présume, intéresseront au plus haut point ses confrères, résultent des épreuves d'une subjectivité, engagée avec celle de l'Autre dans un débat où chacun des partenaires, s'il distingue avec soin sa propre personne, et mesure sa contribution, apprécie ce que tous deux mettent en commun. Et quoi donc ? Ce projet modeste et limitatif, et davantage ressenti que formulé, cette finalité marchant à pas de colombe : l'anticipation d'un monde à venir.

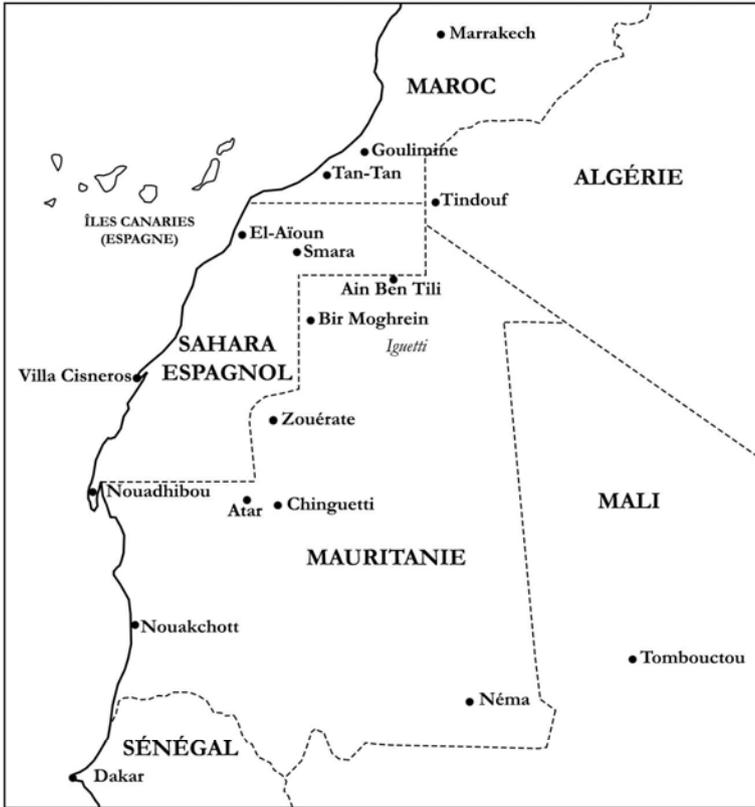
Ils diffèrent l'un de l'autre, bien sûr, ces êtres qui se font face de part et d'autre de la théière de l'hospitalité. Ils le savent bien, même s'ils échangent en dialecte hassaniya des paroles courtoises d'approche et d'accueil. L'un et l'autre portent leurs mondes res-

pectifs, dont les interférences, depuis un siècle, furent pour le moins dissymétriques, ou plutôt conflictuelles, parfois même sanglantes. Seules les éclairaient de temps en temps ces impulsions qui émeuvent parfois les unes vers les autres les sortes diverses de l'humain.

Ainsi le séjour d'une ethnologue chez les Rgaybat se déroule-t-il dans un territoire anciennement dominé par la France, sur les ruines d'un empire et dans la mouvance du régime qui lui succéda. Oh, n'accablons pas trop les médiocrités du politique en tant que tel ! Mais il est permis de penser, avec le recul du temps, qu'à travers le dégât des expansions coloniales, le bilan contrasté des résistances et de la décolonisation, telles qu'elles furent généralement mises en œuvre, aura persisté, consolante veilleuse, toujours capable de lancer des éclairs, la pluralité unitaire des cultures du monde.

Telle est en définitive l'impression que je retiens de l'ouvrage de Sophie Caratini. Un travail entrepris sous le signe de l'hospitalité, et resté fidèle à cette option, fait espérer, dans le monde qui vient, des croissantes instances de vraie réciprocité. Mais cela, je gage qu'on n'y arrivera pas au moyen de calculs ni de techniques, mais par beaucoup de patience, mêlée à beaucoup de désir.

Jacques Berque
1^{er} mars 1993



L'Ouest saharien en 1975

PRÉAMBULE

— Qui sont les Rgaybat ?!

Le Père me regarde, interloqué. Je suis à plat ventre sur la natte, la plume en l'air, la page blanche tout contre la lampe-tempête, les yeux brillant d'excitation : pour la première fois depuis mon arrivée en Mauritanie, je suis enfin l'« ethnologue sur le terrain » et j'interroge les « populations », les « autochtones », les « indigènes », les « dits sauvages ». Tout y est : le cahier, le stylo, la question, l'interprète, et surtout le premier spécimen de *Rgaybi*¹ qu'il me soit donné d'interviewer dans les règles de l'art. Mais je n'ai pas la moindre idée de la manière dont je vais mener la discussion, si tant est que je vais la mener. Je ne sais pas non plus précisément ce que je cherche à savoir. En fait, je ne sais rien. Or ma question est énorme. Il me faudra dix ans de travail et mille pages d'écriture pour tenter d'y répondre, très partiellement². Pourtant je la pose sans sourciller, avec une sensation d'autosatisfaction intense, certaine de jouer mon rôle à la perfection.

Ne suis-je pas diplômée de l'université ? N'ai-je pas obtenu, l'an passé³, une maîtrise d'ethnologie dans le département le plus coté

¹ *Rgaybi* est le masculin singulier de *Rgaybât*.

² Je soutiendrai ma thèse d'État en janvier 1985, elle sera publiée en 1989.

³ En octobre 1973.

de l'époque¹ ? Certes, je n'ai pas suivi les cours avec assiduité. On y entendait si rarement les professeurs parler de leurs voyages, des gens qu'ils avaient rencontrés ou connus, de la manière dont ils avaient noué les premières relations, établi, peu à peu, la communication. Comme si ce qu'ils avaient personnellement vécu ne valait pas la peine d'être raconté, n'avait pas droit de cité dans l'université. Les populations dont ils analysaient l'organisation familiale, les rites, le système politique ou la pensée devenaient abstractions dans leurs discours. Le corps contrit dans des attitudes compassées et solennelles, ils répandaient sur nos têtes éberluées un flot de paroles dont l'aventure humaine était absente.

Pendant ce temps-là, de l'autre côté du campus, dans une résidence universitaire érigée au milieu d'un champ de boue, juste en face des tristement fameux bidonvilles de Nanterre, étaient la vie, la quête, les vraies questions. Car ils étaient là, les Autres : Africains, Asiatiques, Arabes, Berbères, chrétiens, musulmans, juifs, étudiants de l'université, jeunes gens du bidonville, filles, garçons, tous étaient mêlés et parlaient, parlaient, parlaient. Les idées volaient, les témoignages circulaient, la révolte grondait. Avec eux j'appris à réfléchir sur l'altérité, et il m'apparut que nous étions tous semblables. Avec eux je pris conscience de l'existence du rapport de domination international et de mon appartenance au camp des dominants. Nous étions au lendemain de la guerre d'Algérie, mes amis étaient arabes, ils étaient beaux, et j'avais honte. Coupable d'une Histoire que je découvrais mienne, solidaire de la misère qu'avaient causée mes pères, responsable des mensonges qu'ils continuaient de proférer, il me fallait prendre parti.

Ainsi décidai-je de m'intéresser au Maghreb. Comme la littérature coloniale y avait, disait-on, privilégié la culture berbère, je choisis d'étudier une population arabe. Si, de tous les peuples de la terre, les nomades sont les plus vilipendés, j'irais à la rencontre de nomades arabes. Enfin, puisque la France avait conquis le

¹ Le département d'ethnologie de l'université de Nanterre.

Sahara, je partirais en quête de nomades arabes sahariens, auprès desquels, au nom de tous les autres, je me sentais endettée par héritage.

Je n'envisageais pas pour autant de me dégager du système universitaire. Au contraire, j'avais à cœur d'inscrire cette recherche dans un *cursus* afin qu'elle soit reconnue. Je devais donc trouver une contrée qui ait jusque-là échappé aux investigations des ethnologues, puisque telle était la règle du jeu. Dans l'immédiat, j'avais besoin d'un professeur apte à diriger officiellement mes travaux, et susceptible de m'aider à identifier ces nomades arabes sahariens inconnus. Car dans cette université cernée de populations maghrébines, l'enseignement avait fait l'impasse sur la civilisation arabe. Pourtant, de l'autre côté, entre les HLM, les bidonvilles et la cité estudiantine, on entendait souvent, mêlée aux plaintes d'Oum Kalthoum, une chanson qui courait le long des fenêtres :

Si vous voulez parler de ces pays lointains
Où l'on meurt de misère et de faim,
Des enfants du Biafra et des petits Indiens,
À deux pas de chez moi, allez voir mes voisins...¹

À force de m'enquérir, je finis par découvrir, sur le panneau d'affichage du département d'ethnologie de l'université, une toute petite note écrite à la main, à la hâte, comme un détail de dernière minute qu'on aurait oublié en rédigeant les programmes : « Les étudiants qui veulent s'inscrire en maîtrise sur le monde arabe doivent prendre contact avec Mme Dominique Champault, responsable du département d'Afrique blanche du musée de l'Homme, ou avec M. Ahmed Baba Miské. »

Les cheveux aussi noirs qu'une Saharienne, le regard pétillant de chaleur et d'intelligence, Dominique Champault s'amuse de

¹ Catherine Leforestier, *Allez voir mes voisins*.

mon ambition précipitée lorsque je lui annonce d'un ton péremptoire que je n'entends absolument rien à la civilisation arabe, mais que j'ai l'intention d'écrire une maîtrise sur le sujet : je sors de son bureau avec les références d'une trentaine d'ouvrages qu'il me faut lire avant toute chose. Lorsque je reviens trois mois plus tard, elle accepte de parcourir par la pensée les steppes d'Afrique et du Proche-Orient qu'elle a sillonnées. Puis elle me parle de ces Rgaybat entrevus à Tabelbala où ils venaient s'approvisionner¹.

— C'est la plus grande tribu arabe du Sahara Occidental. Un officier des Affaires indigènes a rédigé un mémoire sur les Réguibat Legouacem. Vous devriez regarder son travail. C'est un inédit qui doit dater des années quarante².

Ahmed Baba Miské³ est mauritanien. Lorsque je lui demande s'il ne connaîtrait pas, par hasard, des « nomades arabes qui n'ont pas été étudiés », j'entrevois l'ombre d'un sourire éclairer son regard. Stupidement, j'imagine que lui aussi se rit de mon enthousiasme juvénile. Quand je pense aujourd'hui que je ne savais même pas que j'avais devant moi l'un de ceux que je cherchais⁴ !

— Vous voulez étudier des nomades arabes ?

— Oui, arabes ou arabophones.

— Les plus grands que je connaisse sont les Rgaybat. Ils vivent au nord de la Mauritanie et parlent arabe, comme tous les Maures. Ils n'ont que des chameaux et se déplacent chaque année

¹ Voir Champault, 1969.

² Voir Cauneille, 1946.

³ *Ahmad Bāba wuld Ahmad Miska* (1938-2016) a grandi à Chinguetti dans une famille de lettrés proche du pouvoir colonial (son grand-père fut l'interprète de Pierre Messmer ; son père et son oncle étaient également interprètes). Lors de notre rencontre, en 1972, il avait entrepris de créer à Paris un journal engagé pour défendre la cause des peuples opprimés, *Zone des tempêtes*, dont plusieurs numéros allaient rapidement être censurés par le gouvernement français.

⁴ Jusque dans les années 1960-1970 la plupart des Maures étaient nomades, mis à part les habitants des oasis, qui sont fort peu nombreuses en Mauritanie.

sur de très longues distances. Personne n'a jamais rien écrit sur eux. C'est un sujet difficile, mais intéressant, sans aucun doute.

Ahmed Baba Miské jette ainsi une bouteille à la mer ; mais comment le saurais-je ? Comment saurais-je que les « nomades arabes non étudiés » sont légion en Mauritanie, et que le sujet effleuré comme par mégarde par mon interlocuteur est brûlant d'actualité dans une contrée où les journalistes ne vont pas ? Rien. Il ne me dit rien d'autre de ces Rgaybat, que leur nom.

— Que me conseillez-vous de lire ? Où trouverai-je des informations sur ces Rgaybat ou sur les Maures en général ?

Avec l'expression mi-hautaine mi-distante du lettré qui élève sa pensée vers de plus hauts rivages, Ahmed Baba conclut l'entretien :

— Je suis navré, je n'ai pas la moindre référence à vous fournir : je suis fâché avec les bibliographies. En revanche, si vous souhaitez rencontrer des Mauritaniens, je peux vous donner le numéro de téléphone d'une cousine qui vous mettra volontiers en contact avec des étudiants ou des gens de passage.

Sur un morceau de papier, il griffonne un numéro de téléphone : c'est le fil d'Ariane que je vais dérouler, et qui me mènera jusqu'au fin fond de la Mauritanie.

Suspectant ces Rgaybat d'avoir un rapport avec ma quête, je décide d'en savoir plus et cours fébrilement de bibliothèque en bibliothèque. Je finis par découvrir, 13 rue du Four, dans le 6^e arrondissement de Paris, un étonnant « Centre des hautes études administratives musulmanes », le CHEAM, rebaptisé « Centre des hautes études sur l'Afrique et l'Asie modernes », décolonisation oblige. Dans une petite salle de lecture presque toujours déserte, des milliers de mémoires dactylographiés sont précieusement conservés. La plupart ont été rédigés par des officiers de l'infanterie coloniale ou des Affaires indigènes.

Antimilitariste, voilà donc que c'est de militaires que je reçois les premières informations. Anticolonialiste, c'est dans les rapports de ceux-là mêmes qui les ont colonisés que je pars à la rencontre des Rgaybat. Bien décidée à me situer du côté des

opprimés, j'abreuve ma pensée à la source des oppresseurs. Il y a là quelque chose de troublant... J'ouvre les premiers documents avec méfiance. Puis je crois avoir trouvé la faute lorsque j'y surprends, en des tournures désuètes, l'expression simple et spontanée du sentiment patriotique qui régnait en France entre les deux guerres. Enfin, j'éprouve avec candeur un vif sentiment de triomphe lorsque je débusque, au détour d'un dossier, les directives ou les rapports de l'acte de domination.

Au fil de mes lectures, j'apprends des Rgaybat qu'ils forment une « confédération de tribus » chamelières évaluée à 30 000 individus dans les années trente, et qu'ils furent les derniers à lutter contre la pénétration française à l'extrême nord de la Mauritanie, entre 1905 et 1934 : des irréductibles, voilà qui ne manque pas de me séduire. Les mémoires sont tous signés par des officiers qui les ont combattus ou administrés. Non sans surprise, j'entrevois, entre les lignes des rapports austères de certains militaires, le respect de l'autre. Qui plus est, je découvre que ces Rgaybat, « fils des nuages¹ », symboles de liberté et de mouvement, champions de la résistance musulmane, étaient d'abominables esclavagistes qui volaient les petits enfants noirs sur les bords du Sénégal et du Niger, puis les ramenaient, captifs terrorisés, au fond de leurs déserts torrides pour leur faire garder leurs troupeaux. L'histoire des bons et des méchants serait-elle plus compliquée qu'il n'y paraît au premier abord ?

Pour les Groupes Nomades de l'armée française cantonnée aux abords de l'Adrar² mauritanien pendant plus de vingt ans, les

¹ *awlād al-mizna*, les enfants du nuage, le terme *mizna* désignant les nuées orageuses constituées d'une accumulation de cumulonimbus.

² Espace stratégique, étape essentielle du grand commerce caravanier transsaharien d'antan, le massif de l'Adrar est l'un des principaux sites historiques du pays maure, avec ses hauts plateaux entourés d'ergs parcourus par les pasteurs nomades, ses palmeraies cultivées par les oasis sédentaires, et ses villes anciennes réputées pour leur rôle commercial et religieux, leurs savants et leurs bibliothèques riches en manuscrits arabes. Conquis par la France en 1910, l'Adrar est devenu la base septentrionale de l'armée coloniale, d'abord, puis de l'armée nationale.

Rgaybat furent de redoutables adversaires. Contraints de nomadiser pour les combattre, puis pour les contrôler et les administrer, les officiers méharistes ont rapporté, parfois de manière très précise, les traits essentiels de leur économie : fondée sur la quête toujours renouvelée des pâturages qui verdissent après les pluies de la fin de l'été, elle oblige les pasteurs à parcourir certaines années près de 1 000 km à pied pour nourrir leurs troupeaux de chamelles. De nombreux rapports, articles ou mémoires décrivent les campements des nomades, l'agencement et les techniques de fabrication des tentes, les échanges sur les marchés du Sud marocain ou de l'Adrar mauritanien. Les objets de la vie quotidienne ont été observés et même dessinés : la selle des méharistes, les armes des hommes, les bijoux des femmes, les coffres de bois sculpté, les nattes d'alfa tressé et les coussins de cuir qui forment leur mobilier. Militaires et administrateurs se sont attachés à dépeindre la société maure, si particulière avec ce qu'ils percevaient comme des « castes » de guerriers, de « marabouts », de griots, de forgerons, d'affranchis et d'esclaves. On trouve aussi dans leurs écrits des relevés de généalogies, les calendriers locaux, et le droit coutumier des tribus qui définit les responsabilités et la valeur des peines encourues. Cet ensemble de données éparpillées, mises en relation les unes avec les autres, me permet de brosser mentalement un premier tableau de l'histoire et de l'organisation sociale de cette « confédération tribale des Réguibat » de la littérature coloniale.

Tandis que j'entreprends avec ferveur la rédaction de mon mémoire de maîtrise, je fréquente assidûment l'École des langues orientales où l'on m'enseigne l'arabe classique comme s'il s'agissait d'une langue morte, et prends à Belleville mes premiers thés mauritaniens chez Mariem Compoint¹, la cousine d'Ahmed Baba Miské.

¹ Née Mariem Mint Touileb (*Mariam mint Twilab*), dont je publierai plus tard l'étonnante biographie, voir Caratini, 2011.

Mariée à un fonctionnaire français, mère de cinq enfants, Mariem a adopté les traditions de la famille de son mari où le vouvoiement entre les générations est de rigueur. Vêtue de la *mellhfa*¹ mauritanienne – un voile de coton de couleur vive drapé autour du corps et gracieusement ramené sur l'épaule –, les cheveux coupés très court à la mode occidentale, elle est assise sur la moquette de son appartement parisien, et fait bouillir le thé sur un réchaud à charbon dont les braises rougeoient. Autour d'elle se pressent des Mauritaniens de passage qui recréent là un moment de détente et de convivialité. Les bavardages en hassaniya vont bon train. Ils sont de temps à autre interrompus par un « Maman s'il vous plaît, pourriez-vous... » prononcé par un bel enfant pâle aux cheveux d'un noir de jais, qui produit un effet d'anachronisme spatiotemporel saisissant.

Je découvre chez Mariem des Arabes différents de ceux de la résidence universitaire ou même du bidonville. Plus minces, les cheveux coupés très court à une époque où tous les garçons arborent des chevelures épaisses et des boucles dans le cou, étriqués dans des vêtements occidentaux qu'ils portent avec maladresse, ils ont le teint sombre et le regard sans insolence. C'est là que je trouve mon premier Rgaybi.

Moulaye Ely Ould Nah² est sans doute le garçon le plus introverti qu'il m'ait été donné de rencontrer. Muré dans une réserve infranchissable, il ne sait que répondre par « oui » ou par « non » aux innombrables questions dont je l'assaille. Je ne le soumets pourtant pas à un interrogatoire bien indiscret : je lui parle de ses

¹ *mahlfa*, terme arabe dérivé de la racine *lahafa*, vêtir, qui signifie « pièce d'étoffe dont on enveloppe tout le corps ». En français, il est généralement traduit par « voile » bien que les Mauritaniennes ne soient pas voilées à proprement parler. Il s'agit d'une pièce de tissu d'environ 2 mètres de large et 5 mètres de long, attachée d'un côté par un simple nœud au-dessus de l'épaule droite puis enroulée autour du corps, passée sur la tête, et finalement rejetée par-dessus l'épaule gauche.

² *Mulay Ili wuld an-Nah* (1950-2020) est resté avec sa mère et deux de ses sœurs en Mauritanie lorsqu'en 1979 une partie de sa famille a opté pour l'identité sahraouie. Il a fait carrière dans les douanes jusqu'au plus haut niveau.

études, de sa santé, j'évoque la couleur du ciel ou la température ambiante. Soucieuse d'amorcer l'échange, de faire le premier don, je l'entraîne partout : chez mes parents comme chez mes amis. Tous reçoivent gentiment ce jeune homme muet et souriant, mais ne savent par quelle brèche se glisser pour établir avec lui ne serait-ce qu'un point de contact. Encore, si sa présence désespérément silencieuse était légère, on s'y habituerait, mais son absence de paroles est lourde d'un embarras indéfinissable, comme si lui-même ressentait une sorte d'incongruité à être parmi nous.

Plus tard, lorsque je connaîtrai son père, son grand-père, sa mère, ses sœurs et l'histoire de sa famille, je comprendrai mieux ce personnage insolite. Je pourrai mesurer à quel point il était écrasé par son rôle, son statut, et le trop-plein de regards posés sur lui en attente de tout : l'honneur, l'argent, le prestige, la générosité, le maintien du rang, la responsabilité..., la réussite enfin. À 24 ans, il est encore abasourdi par ce qu'il doit faire de lui-même pour ne pas déchoir. Très jeune, sans doute, il s'est réfugié dans le silence, apprenant dès l'enfance à refouler toute expression de sa personnalité propre. Il s'est laissé marier à sa cousine sans mot dire, et son fils a déjà 2 ans. Puis il est venu en France faire un stage dans les douanes. Contrôler un point de la frontière, pour un nomade sédentarisé, n'est-ce pas une manière de se réapproprier l'espace perdu ?

Mes relations avec Moulaye Ely s'améliorent avec le temps. Je commence à pouvoir m'entretenir avec lui de son pays et de mes projets. Un jour, ma mère entreprend même de le questionner sur ses conceptions du couple. Le jeune homme ne semble pas embarrassé. Tranquillement, presque avec discrétion, il développe sur le mariage des propos rétrogrades qui la scandalisent. Elle lui parle d'amour, il répond tradition, et s'amuse de l'émotion qu'il provoque ainsi. Par bonheur, il ne nous dit rien de l'excision ni du gavage des petites filles.

Après quelques mois, je lui donne à lire mon mémoire de maîtrise que je viens de terminer. Il me le rend annoté, et me propose de m'accueillir dans sa famille pour y poursuivre mes recherches.

Je décide donc de partir après l'été, par le même avion que lui. Il me reste juste le temps de passer mes examens d'arabe, réunir les fonds nécessaires à un séjour de plusieurs mois, et tenter de me documenter plus avant sur ce qu'on nomme les « techniques d'enquête ».

À mesure que se rapproche la date du départ, mes préoccupations deviennent de plus en plus prosaïques : comment m'habiller, quel équipement emporter ? Mes amis m'abreuvent de conseils contradictoires. À les entendre, je devrais penser à me prémunir du froid, de la chaleur, des scorpions, des vipères, de la dysenterie et des parasites. C'est tout juste si l'on ne me propose pas d'emporter un casque colonial pour éviter l'insolation. Cependant, l'objectif essentiel de l'attirail vestimentaire que tous me pressent de réunir est de parvenir à masquer au maximum les formes féminines dont la nature m'a pourvue, car les Arabes... c'est bien connu... il faut faire attention.

À quelques jours du départ, je retourne voir Dominique Champault pour lui poser cette question cruciale et qui soudain me tourmente : comment faire, lorsque, dans un campement de nomades et en pleine assemblée, on est soudain saisi par l'envie pressante de satisfaire un besoin naturel ? Ainsi partirai-je avec cette information précieuse : lorsqu'on se trouve dans une telle situation, il suffit de se lever et de s'éloigner pour se mettre à l'abri des regards, sans donner d'explications. Tout le monde comprendra.

Le mardi 19 novembre 1974, j'arrive à Orly-Sud où j'ai rendez-vous avec Moulaye Ely, chargée de mes 25 kilos de bagages autorisés. J'emporte, dans un grand sac de toile kaki acheté aux puces, une garde-robe mi-figue mi-raisin, quelques médicaments et deux livres : mon manuel d'arabe classique et le Coran. Je peux à peine soulever mon sac à main tant il est lourd de papiers, crayons, appareil photographique, magnétophone, cassettes et pellicules. Mon cœur aussi est lourd : je laisse à Paris, pour trop longtemps, l'homme que j'aime.

L'HOSPITALITÉ

NOUADHIBOU

Il est 9 h 30 lorsque les passagers du vol pour Dakar via Bordeaux et Nouadhibou franchissent le portillon qui les sépare de ceux qui restent. Je poursuis dans la foule la silhouette de Moulaye Ely, l'estomac barbouillé, le corps endolori d'avoir trop peu dormi, l'esprit embrumé, le cœur meurtri. L'avion même est une aventure, pour moi qui n'en prends jamais. Lorsque les moteurs des réacteurs émettent leur cri et que l'appareil tout entier semble bander ses muscles d'acier avant de s'élancer vers le ciel, mon compagnon récite à voix basse une prière qui n'en finit pas. Pour masquer mon émotion et tenter de dissiper mon trouble, je me moque de son appréhension.

— Tu as peur ?

— Je n'ai pas peur.

— Alors pourquoi pries-tu ?

— On prie toujours, chez nous, quand on voyage.

— À cause de l'avion ?

— Non, à cause du voyage.

J'aurai souvent l'occasion de me trouver ainsi auprès de compagnons de route et d'entendre cette prière des voyageurs au moment du départ. Le monde des nomades n'est-il pas celui des ruptures incessantes et de l'incertitude des retours ?

Pendant un long moment, le temps couvert ne permet pas de distinguer le sol à travers les nuages, mais à partir du détroit de Gibraltar se dessine sous mes yeux la carte de la campagne marocaine où brillent les neiges de l'Atlas. Puis, sous un soleil de plomb, l'avion survole le Rio de Oro. Bien sûr, nous ne sommes plus au temps de l'aéropostale. Pourtant, ce sable jaune qui étincelle, victorieux, à l'infini a gardé son apparence redoutable. Que fait-il donc des hommes dont il engloutit toutes les traces ?

Nous approchons de Nouadhibou¹. Entre le désert et la mer, la ville semble un point fragile perdu dans l'immensité minérale. La terre, impudique, livre son corps dénudé à mon regard et se rapproche à mesure que l'avion descend, au point de me laisser distinguer les contours précis de ses formes douces et blondes. Jusqu'au dernier instant j'ai l'impression que l'appareil va se poser sur le sable. Quant à la piste d'atterrissage, je ne parviens à en distinguer le bitume que lorsque s'ouvre la porte de la carlingue. À peine ai-je posé le pied sur le sol d'Afrique qu'un vent tiède m'enveloppe entièrement, comme pour me souhaiter la bienvenue ; mais il transporte des milliers de grains de sable dont je dois protéger mon visage alors que je progresse péniblement vers l'aérogare avec mon pesant bagage.

Arrêtée par une barrière, une foule nous regarde approcher. Les hommes sont habillés d'un ample « boubou », blanc ou bleu ciel, nommé *draa*². La plupart sont coiffés d'un turban blanc, bleu ou noir. Le vent s'engouffre dans ce vêtement qu'il gonfle

¹ Nouadhibou, capitale économique de la Mauritanie, était à l'origine un poste militaire français nommé « Port-Étienne » bâti sur une presqu'île formant un port naturel sur l'océan. En 1974, elle était la seule ville du pays à disposer d'un aéroport international doté d'une piste adaptée aux vols long-courriers.

² *draa'a*. En français, les Mauritaniens l'appellent « boubou ». Il s'agit d'un long rectangle de coton ouvert au milieu pour laisser passer la tête. Les côtés sont réunis par une couture au niveau du mollet, ce qui permet à l'air de s'infiltrer par les ouvertures latérales et de rafraîchir le corps. L'encolure, en pointe, est généralement brodée. Une large poche, brodée également, est appliquée au niveau de la poitrine. Sous le boubou, les Maures portent un large pantalon de coton, parfois brodé sur le côté, et une chemise.

comme une voile, et fait flotter comme des étendards les extrémités des turbans. À l'intérieur du bâtiment, les tissus bariolés dont se drapent les femmes agrémentent la scène de touches de couleurs vives. Elles vont le visage découvert, car le pan de l'étoffe ne dissimule que la chevelure. Les badauds attendent, regardent, s'interpellent, retrouvent des amis avec lesquels ils échangent des salutations qui n'en finissent pas. L'atmosphère générale est plutôt gaie, c'est le temps des retrouvailles, des accolades et des larges sourires. Dans le sas réservé aux passagers, un homme aux vêtements misérables et au teint très sombre a débarré sur un étal précaire quelques bijoux et brimborions de l'artisanat local, à l'image des tours Eiffel et des T-shirts qui prolifèrent dans les aéroports parisiens.

Moulaye Ely me quitte à Nouadhibou : il doit s'envoler directement vers Zouérate¹ pour saluer ses parents. De mon côté, il faut que j'aille à Nouakchott² pour m'acquitter de mes obligations administratives. Aussi m'a-t-il remis une lettre destinée à l'un de ses amis, qui ne manquera pas, m'assure-t-il, de m'offrir l'hospitalité dans la capitale. Comme je dois attendre la correspondance du soir, il me confie à l'un de ses cousins, rencontré là, auquel il donne des instructions pour la prise en charge de ma personne et de mes biens. Puis il s'en va, le visage radieux, heureux d'être enfin retourné à la civilisation.

Me voilà donc entourée de trois grands gaillards qui saisissent mes bagages et m'entraînent à travers la foule jusqu'à leur voiture stationnée juste derrière le petit aéroport. Les portières claquent. Nous traversons un bourg aux maisons dispersées, puis la route

¹ Zouérate est la principale ville de la partie mauritanienne du territoire des Rgaybat. Sa construction au début des années 1960, puis son essor, sont étroitement liés à l'exploitation d'un important gisement de fer.

² Nouakchott a d'abord été un simple poste militaire français bâti en 1903 sur la piste qui montait vers le nord en suivant la mer. La France décida en 1957, au lendemain du vote de la Loi-cadre des territoires d'outre-mer, de transformer ce poste en capitale de la Mauritanie.

goudronnée s'enfonce dans un paysage totalement désertique. Elle suit la mer pendant quelques kilomètres, et le sable à nouveau l'entoure de toutes parts. Nous arrivons enfin à l'entrée d'une petite agglomération. Quelques arbres ont été plantés le long du bitume qui vient mourir là, entre des bâtisses de béton.

La voiture s'arrête devant la porte d'une maison basse, rectangulaire, d'aspect plutôt coquet, et je suis invitée à entrer dans un salon spacieux, entièrement recouvert de tapis. Des matelas de mousse enveloppés dans des housses de coton fleuri sont disposés le long des murs. Le thé est servi par un domestique, sans que j'aperçoive une seule femme. Jusque-là je ne suis pas trop dépaysée car la cérémonie se déroule exactement comme chez Mariem : trois verres nous sont offerts, l'un après l'autre, du plus amer au plus sucré. Le cousin téléphone à Nouakchott où il parvient à joindre l'ami de Moulaye Ely. En quelques mots criés, car la liaison est très mauvaise, il lui demande de venir me chercher à l'aéroport, ce qui me soulage grandement : j'appréhendais une arrivée tardive, sans personne pour m'accueillir et me guider dans une ville inconnue.

Après le troisième verre de thé, mon hôte d'un jour me propose de remonter en voiture pour visiter la ville ; du moins cette partie de la ville qu'on appelle « Cansado¹ », entièrement bâtie par la MIFERMA², une société multinationale à dominance française qui exploite les mines de fer de Zouérate. Avec fierté, il me montre la cité ouvrière, le quartier des cadres, et même la belle villa du PDG. Il m'emmène ensuite admirer les chantiers de l'entreprise, ses énormes machines qui concassent et trient le minerai convoyé à travers le désert par son célèbre train³, et finalement

¹ *Cansado* signifie « fatigué » en espagnol, c'est en quelque sorte une ville-dortoir réservée au personnel de l'entreprise. Située à quelques kilomètres de la frontière du Rio de Oro et historiquement en lien avec les îles Canaries, Nouadhibou est la porte mauritanienne du monde hispanophone.

² Société anonyme des Mines de FER de Mauritanie.

³ Le train minéralier de Mauritanie, souvent appelé « serpent du désert », étire ses 150 wagons et ses trois locomotives sur 2,5 km. Pesant plus de 15 000 tonnes, il est un

le port minéralier qu'elle a aménagé un peu plus loin, vers l'extrémité de la presqu'île, à l'entrée de la baie du Lévrier. Pas un brin de verdure ne vient égayer l'atmosphère. Je songe un instant à ces petites villes libyennes entrevues quelques années plus tôt, et ressens la même inquiétude latente. En l'absence de ressources agricoles ou même maraîchères, cette cité de béton, construite au bord de l'océan, ne fonctionne que par la présence du fer qui passe du train aux machines et des machines aux cargos. L'agglomération est petite. Seule l'artère principale est goudronnée. Gens et animaux domestiques déambulent dans les rues adjacentes, toutes ensablées. En dehors des espaces construits et des chantiers, il n'y a... rien : du sable. Il paraît même qu'aucun troupeau de chameaux ne peut subsister dans un rayon de 100 km, tant le désert environnant est aride.

À la nuit tombée, nous allons dîner dans une famille de la cité ouvrière. Le logement me paraît vaste et confortable. Dans un salon, quasiment identique au précédent, sont assis trois hommes, une femme et des enfants. On me présente d'abord le grand-père que tous regardent avec respect et tendresse. À l'écart, un homme noir prépare le thé. Lorsqu'après avoir serré toutes les mains je m'approche de lui pour le saluer à son tour, un rire et une phrase arrêtent mon élan :

— Celui-là n'est pas de la famille, ce n'est que le boy!

Dans les yeux de l'homme qui a perçu mon geste, passe un sourire étonné. Confus, il baisse la tête et entreprend de faire mousser le thé avec une concentration feinte. La conversation s'engage tandis que les petits verres circulent. Puis le serveur se dirige vers l'assistance avec une bouilloire en cuivre assortie d'un récipient curieux, sorte de cuvette profonde munie de deux anses et fermée par un couvercle percé de petits trous en forme de losanges. Il pose cette bassine sur le sol devant chaque personne,

des plus larges et plus longs trains du monde. La ligne ferroviaire, à une seule voie, longe la frontière du Sahara Occidental sur 705 km, des mines de Zouérate jusqu'au port de Nouadhibou.

et verse au-dessus l'eau de la bouilloire en un filet continu qui disparaît dans le réceptacle. Au centre du dispositif, un espace est réservé pour le savon. Chacun peut ainsi se laver les mains sans avoir besoin de se lever avant que le dîner soit apporté. Quel luxe ! Ne seraient les pieds nus et les vêtements en guenille de l'athlète d'ébène qui se courbe ainsi devant moi pour purifier mes mains de la poussière du voyage, je pourrais m'imaginer dans un de ces films hollywoodiens nommés péplums. Un carré de plastique est étalé sur le sol devant les convives, afin de protéger le tapis des reliefs du repas. Un couscous est ensuite apporté dans une cuvette émaillée de fabrication chinoise, et je suis invitée à prendre mon premier repas mauritanien.

Le couscous maure est très différent du mets qu'on déguste en France dans les restaurants maghrébins. Sa première particularité est d'être totalement dépourvu de légumes. La traditionnelle semoule, cuite à la vapeur, n'est accompagnée que de morceaux de viande de chameau bouillie et arrosée de beurre de chèvre liquide. Toutes les personnes présentes, à l'exception du « boy », se regroupent autour du plat. Je regarde la maîtresse de maison qui m'encourage d'un hochement de tête. Elle prend une poignée de semoule et la fait tourner dans le creux de sa paume d'un mouvement saccadé, pour former, apparemment sans effort, une boule parfaite de la grosseur d'un calot qu'elle porte ensuite à sa bouche sans qu'un seul grain s'en échappe. J'essaie de faire comme tout le monde, tant bien que mal, et plonge mes doigts dans la semoule brûlante.

Un appel téléphonique nous prévient du décollage imminent de l'avion de Nouakchott. Le cousin me ramène donc à l'aéroport sans me laisser beaucoup de temps pour prendre congé. La nuit est tombée. En l'absence de la lune, l'obscurité est totale. Je commence à m'inquiéter des conditions de mon arrivée à Nouakchott. Sans doute ai-je refusé jusqu'à la dernière minute d'envisager que je serais peut-être obligée de me débrouiller seule, puisque j'ai oublié, quand il en était encore temps, de changer de l'argent pour pouvoir prendre un taxi et payer une chambre d'hôtel. Cette

malencontreuse négligence m'oblige à demander au cousin un peu de monnaie locale, ce qui m'embarrasse considérablement. Il ne paraît nullement choqué de ma requête, me donne avec autorité plus d'argent qu'il n'en faut, et prend même la précaution de prévenir le steward – un autre cousin – de ma présence, afin qu'il me serve éventuellement de guide dans la capitale si personne ne m'attendait à l'aéroport. Après l'avoir chaleureusement remercié, je monte dans l'avion. Tous les autres passagers sont des hommes, mais seuls les Occidentaux me dévisagent avec impudence.

LA MAISON DE CHEIKHNA

Nouakchott. L'avion s'est immobilisé au bout de la piste. Les lumières lointaines de l'aérogare brillent dans les ténèbres pour nous indiquer la direction à prendre. Lorsque j'arrive en bas de la passerelle, mon sac me déchire l'épaule, et je n'en mène pas large au milieu de tous ces bonshommes aux coups d'œil déplaisants, sans savoir de quoi la minute suivante sera faite. J'avance lentement dans la file des passagers. Personne ne songe à me proposer de l'aide, alors je me laisse distancer peu à peu par le groupe. La nuit est douce et le vent s'est apaisé. Je suis seule un instant. Soudain, j'aperçois un petit groupe de Mauritaniens qui marchent à contre-courant du flot des voyageurs et viennent à ma rencontre. Trois silhouettes blanches, dont les drapés ondulent au rythme lent de leur progression, se détachent dans l'obscurité. Puis les traits se précisent, des regards sombres se fixent sur moi, avec curiosité d'abord, puis avec aisance.

— Ne seriez-vous pas madame Carina ?

— Caratini. Vous êtes Cheikhna, l'ami de Moulaye Ely ?

— Lui-même ! Soyez la bienvenue à Nouakchott.

Aussitôt, on me libère de mon fardeau, on s'occupe des formalités, on récupère mon sac, et me voilà de nouveau embarquée dans une voiture, en route pour la capitale, sous la protection d'hommes jeunes, enturbannés, aux sourires éclatants. Ils sont venus me chercher avec une jeune femme et un quatrième garçon.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	9
Remerciements	11
Avertissement	15
Préface de Jacques Berque à la première édition	19
Préambule	25
L'HOSPITALITÉ	35
Nouadhibou	35
La maison de Cheikhna	41
Premiers pas	51
Le monde invisible du petit Cheikh	57
La croisée des cultures	65
Le couple mixte	74
L'hospitalité ambiguë	81
Rencontre avec les Sahraouis	90
Blancs et Noirs	103
L'ADOPTION	111
Zouérate	111
Nouvelle rencontre avec les guérilleros sahraouis	122
Première nuit chez les Rgaybat	130
Les femmes de la famille	136
Mariage	143

Le Père	149
Nomades sédentarisés	163
D'une fête à l'autre	172
Les lois de la pudeur	180
Double vigilance	185
Le mur de la honte	189
LE VACARME DU SILENCE	201
D'un protecteur à l'autre	201
Madame	208
Week-end en brousse	217
En famille	231
L'homme voilé	240
La machine à coudre	252
La Suisse	264
Honneur et misère	272
Gauchiste	282
Le divorce de Moulaye Ely	292
Désordres	304
Le cousin du roi	315
L'offense	322
Séduction	328
La victoire de Lalla	338
De l'autre côté du voile	345
LA VIE DE CHÂTEAU	357
Au-delà de la piste	357
Nous et les autres	367
Les géologues	376
Dissonances	390
Vaines rébellions	401
La guerre des sexes	411
Au jour le jour	416
Querelle	430
Le poids des mots	437

Des mots pour passer le temps	446
Chansons blanches et chansons noires	455
Du côté de chez eux	463
LA CHUTE	471
L'extase	471
Un seul jour m'était donné	484
La fin du rêve	494
Le fardeau du silence	508
La dernière piste	517
Le retour du Père	523
Singulier hôpital	532
Quand vient le temps de passer le mur	538
ÉPILOGUE	545
Glossaire	549
Index des noms des personnes rencontrées	552
Sigles	553
Équivalences monétaires	554
Ouvrages cités	555

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS THIERRY MARCHAISSE

La Fille du chasseur, 2011.

Les Non-dits de l'anthropologie suivi de *Dialogue avec Maurice Godelier*, 2012.

Les Sept Cercles. Une odyssée noire, 2015.

Antinéa mon amour, 2017.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS (SÉLECTION)

Les Rgaybat (1610-1934). T. 1 : *Des chameliers à la conquête d'un territoire*. T. 2 : *Territoire et Société*, Paris, L'Harmattan, 1989. Prix Giuseppe Cocchiara, Palerme, 1990.

Mauresques. En collaboration avec Shanta Rao (photographe), Paris, Edifra 1993.

La République des sables. Anthropologie d'une révolution, Paris, L'Harmattan, 2003.

La Question du pouvoir en Afrique du Nord et de l'Ouest. Du rapport colonial au rapport de développement (dir.), *L'Ouest saharien*, hors-série n° 9 et 10, Paris, L'Harmattan, 2009.

Sahara, Mondes connectés (dir. avec C. Grémont, C. Lesourd et O. Schinz), Paris, Gallimard, 2019.

AUX MÊMES ÉDITIONS

CATALOGUE GÉNÉRAL

André Agard

Un lézard dans le jardin

Emmanuel Arnaud & Kumi Sasaki

Préface de Ghada Hatem

Tchikan

Claude Bartolone & Michel Winock (dir.)

Refaire la démocratie. Dix-sept propositions

Isabelle Bergoënd

Le Dagobert optique

Belinda Cannone & Christian Doumet (dir.)

Les trois dictionnaires (101 écrivains ouvrent leur atelier)

1. *Dictionnaire des mots manquants*

2. *Dictionnaire des mots en trop*

3. *Dictionnaire des mots parfaits*

Sophie Caratini

Une trilogie coloniale

1. *La Fille du chasseur*

2. *Les Sept Cercles. Une odysée noire*

3. *Antinéa mon amour*

Sophie Caratini

Les Non-dits de l'anthropologie suivi de *Dialogue avec Maurice Godelier*

Anne-Dauphine du Chatelle

La Foudre et les Papillons

Corinne Devillaire

C'est quoi ce roman ?

Jean-Philippe Domecq

L'Amie, la mort, le fils

Michaël Ferrier (dir.)

Dans l'œil du désastre. Créer avec Fukushima

Hubert François

Dulmaa

Éric Garnier

L'Homoparentalité en France. La bataille des nouvelles familles

Maurice Godelier

Suivre Jésus et faire du business

Dominique Goy-Blanquet (dir.)

Lettres à Shakespeare

Nathalie Heinich

La maison qui soigne. Histoire de « La Retrouvée »

Nathalie Heinich

Maisons perdues

Nathalie Heinich

Le Pont-Neuf de Christo. Ouvrage d'art, œuvre d'art ou comment se faire une opinion

Pierre Houdion

L'Art de nuire

Philip Larkin

Une fille en hiver

Roman traduit de l'anglais par Dominique Goy-Blanquet et Guy Le Gaufey

Philip Larkin

La Vie avec un trou dedans

Poèmes choisis et traduits de l'anglais par Guy Le Gaufey, avec la collaboration de Denis Hirson. Édition bilingue

Laurie Laufer (dir.)

Lettres à Lacan

Yvan Leclerc (dir.)

Lettres à Flaubert

Jean-Marc Lévy-Leblond (dir.)

Lettres à Alan Turing

Jean-Marc Lévy-Leblond (dir.)

Lettres à Marie Curie

Bertrand Longuespé

Le temps de rêver est bien court

Louis de Mailly

Les Aventures des trois princes de Serendip

suivi de *Voyage en sérendipité*

par Dominique Goy-Blanquet, Marie-Anne Paveau, Aude Volpilhac

Lucas Menget

Lettres de Bagdad

Louise Oligny et Clémence du Pontavice

Préface de Ghada Hatem

Réparer l'intime. L'atelier de La Maison des femmes

Michel Paulet

Si j'ai le cœur étroit, à quoi sert que le monde soit si vaste

Fred Pougeard

Via Ferrata

Daniel Raichvarg (dir.)

Lettres à Loulou dit Pasteur

Nicolle Rosen

Je rêvais d'autre chose

Perrine Rouillon

Moi et les autres petites personnes on voudrait savoir pourquoi on n'est pas dans le livre

Stéphane Rusinek

La Patiente de 17 heures

Moustapha Safouan

La Psychanalyse. Science, thérapie – et cause

Jean-Marie Schaeffer
Lettre à Roland Barthes

Jean-Marie Schaeffer
Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?

Jean-Marie Schaeffer
Les Troubles du récit. Pour une nouvelle approche des processus narratifs

Madeleine de Scudéry
Histoire de deux caméléons,
suivi de *Description anatomique d'un caméléon*, par Claude Perrault
éd. Aude Volpilhac, avec les contributions de Anthony Herrel et Thierry Hoquet

Catriona Seth (dir.)
Lettres à Sade

Michel Winock
L'Effet de génération. Une brève histoire des intellectuels français

Michel Winock
Journal
1. *Journal politique. La République gaullienne, 1958-1981*
2. *Les Années Mitterrand. Journal politique, 1981-1995*
3. *Bienvenue au XXI^e siècle. Journal, 1996-2002*

COLLECTION NUMÉRIQUE « OCTETS »

Jean-Pierre Azéma & Michel Winock
Les Communards

Jean-Pierre Azéma & Michel Winock
La Troisième République

Diane Chauvelot
Le Monolithe facétieux. Lettre sur Lacan à l'usage des générations futures

Jean Clay
Paroles d'artistes

Dominique Goy-Blanquet & François Laroque (dir.)
Shakespeare, combien de prétendants ?

Mathilde Lévêque

Histoire de la littérature allemande pour la jeunesse

Patricia Mauclair

Histoire de la littérature espagnole pour la jeunesse

Henri Sztulman

Psychanalyse et humanisme

Michel Winock

Victor Hugo dans l'arène politique



Éditions Thierry Marchaisse

Site internet : www.editions-marchaisse.fr

 Facebook : www.facebook.com/Marchaisse

 Twitter : www.twitter.com/EditionsTM

Achevé d'imprimer en juillet 2022
sur les presses de CPI Firmin-Didot
au Mesnil-sur-l'Estrée, France

Dépôt légal : août 2022

Numéro d'impression : 169637

Diffusion distribution : Cedit Pollen

C'est l'histoire d'une jeune fille inexpérimentée qui s'enfonce dans le désert mauritanien à la recherche des grands nomades Rgaybat, « enfants des nuages », et qui finira par y trouver des guérilleros.

Convie à la suivre dans les arcanes cocasses ou tragiques de la société bédouine, on découvre des personnages attachants, un art de vivre, une culture raffinée, en même temps qu'un monde en plein naufrage.

Près de 50 ans après ce voyage initiatique, Sophie Caratini revient sur ce qui fut l'expérience fondatrice de sa carrière d'anthropologue et de sa vie de femme.

Cette nouvelle édition de son récit autobiographique, largement remanié et complété, en accentue la valeur de témoignage. Elle éclaire un moment clé de l'histoire ouest-saharienne, marquée par l'effondrement du grand nomadisme chamelier et les débuts du combat pour l'indépendance des révolutionnaires sahraouis.

« Vous avez un don rare, même parmi les ethnologues : vous savez voir. J'ai aimé votre livre auquel je souhaite tout le succès qu'il mérite. Il est vivant, il sonne vrai, ce qui n'exclut pas la réflexion, qui nous vaut des remarques très fines, des pensées pénétrantes et de grands moments d'émotion. »

CLAUDE LÉVI-STRAUSS

SOPHIE CARATINI est une anthropologue française et mauritanienne, directrice émérite au CNRS, spécialiste des sociétés de l'Ouest saharien.



éditions
THIERRY MARCHAISSE

ISBN: 978-2-36280-291-1